

III

Voyage à Blida . — Route ancienne. — Chemin de fer actuel. — Blida
— Fête des tabernacles. — Légende arabe. — Le tombeau de la Chrétienne.
— Koléa. — Gorges de la Chiffa. — Médéa.

En 1844, pour aller à Blida, j'étais parti de bon matin en voiture, par la porte Bab-el-Oued; j'avais gravi lentement, par de longs zigzags, le chemin du fort l'Empereur; j'avais traversé Dély-Ibrahim, colonie d'Alsaciens alors toute récente, puis Douéra, beau village déjà doté d'une église; puis la Mitidja, plaine immense, d'une magnifique étendue, splendidement encadrée par l'Atlas, parsemée de maisons crénelées, de murailles à demi écroulées ou noircies par le feu, de blockhaus, de citadelles mobiles, de pierres ou de croix funéraires, tristes souvenirs des nombreuses luttes dont la Mitidja fut le théâtre; j'y avais vu, je me rappelle, des *gourbys*, tentes misérables, de couleur noire, comme épatées sur le sol, abritant les débris de familles, ou de tribus peut-être, décimées par nos guerres; et puis je rencontrais de longues files de chameaux qui alternaient avec les troupeaux de bœufs de nos colons et des fermiers de Bou-Farik.

Bou-Farik était un village naissant à peine, aux abords marécageux; les poules y picoraient dans les rues. On y

trouvait pourtant l'auberge qui *loge à pied et à cheval*, et l'estaminet avec sa *bière de mars* et son *noble jeu de billard*. Après Bou-Farik, s'était offert à nous, dernière station avant Blida, Béni-Méred, plus jeune que Bou-Farik dont il semblait la miniature, et, entre les deux, on m'avait signalé la place rendue fameuse, trois ans avant, par le beau fait d'armes du sergent Blandin. Ce brave sergent venait de partir de Bou-Farik, le 11 avril 1841, escortant la correspondance d'Alger à Blida. Il avait avec lui seize hommes d'infanterie de son régiment — le 26^e — un sous-aide-major et cinq chasseurs d'Afrique à cheval. Tout à coup trois-cents Arabes fondent sur eux, sommant le sergent de se rendre. Un coup de fusil fut sa réponse, et notre petite troupe forma le carré; mais bientôt les balles de l'ennemi y creusent de nombreux vides, et le sergent tombe un des premiers, en criant: « Défendez-vous jusqu'à la mort! » Bref, des vingt-trois hommes, cinq seulement étaient debout quand un galop de cavalerie ranime leur courage. De l'abreuvoir de Bou-Farik, le lieutenant Joseph de Breteuil et ses chasseurs avaient entendu la fusillade, et, sans autre arme que leur sabre, ils s'étaient élancés à fond de train et jetés dans la mêlée. Les Arabes ne tardèrent pas à prendre la fuite, et, peu de temps après, une même ordonnance décorait de la croix d'honneur les cinq compagnons d'armes de Blandin et le jeune officier qui les avait sauvés.

Pour me rendre à Blida, cette fois, je gagne le quartier Bab-Azoun, je prends le chemin de fer, dont les stations vont être: Hussein-Dey, la Maison-carrée, le Gué-de-Constantine, petit village baigné par l'Harrach, au confluent de plusieurs routes, et Bou-Farik. Que de

charmants points de vue , mais surtout que d'étonnantes transformations , quels merveilleux développements de tout ce qui , lors de mon premier voyage , n'était qu'en germe ou à l'état naissant ! Plus de blockaus , plus de murs crénelés ou démantelés par le canon et par le feu , plus de croix sépulcrales , plus de sombres souvenirs ; mais dans cette féconde Mitidja , déjà prodigue et riche d'espérances , moissons abondantes , luxuriantes prairies , vergers fertiles , exploitations prospères , villages multipliés ou agrandis. Bou-Farik assaini ne compte pas moins de quatre mille âmes ; Béni-Méred , plus de six cents , et sur sa place principale , une fontaine surmontée d'un obélisque éternise la mémoire du sergent Blandin et de ses vingt-deux frères d'armes.

Blida n'est pas restée en arrière dans ce mouvement , et plus que jamais c'est une petite ville délicieuse. Coquettement assise au pied de l'Atlas , qui la protège contre les feux du midi et qui verse largement à ses orangeries et à ses fontaines les eaux intarissables de ses sources , elle a , depuis longtemps , vu se fermer toutes ses blessures ; elle a redressé ses murailles , reconstruit ses maisons qu'à mon premier séjour j'avais vues striées par nos balles et parfois même effondrées par nos obus ; et puis , comme elle sait que jadis les écrivains arabes eux-mêmes l'avaient surnommée *la petite rose , la parfumée , la ville des plaisirs faciles* , elle a voulu se réhabiliter par le travail , et elle s'est mise à nous cueillir les olives de son *bois sacré* , tant de fois rougi de sang français , et les oranges de ses jardins qui maintenant sur nos marchés rivalisent avec celles de Valence.

Blida n'a pas moins de huit mille habitants. On y

trouve trop de constructions éminemment françaises, trop peu de ces jolies maisons mauresques avec galeries et cour plantée de vignes et d'orangers qu'on y admirait jadis, et moins encore de ces petites rues bordées de boutiques et de cafés algériens que des treilles verdoyantes abritaient du soleil et au-dessus desquelles s'élançaient, de distance en distance, de minces et gracieux minarets. Les musulmans y ont cependant leurs mosquées, les catholiques leur église presque neuve, et les israélites leur synagogue.

Ces derniers, quand j'arrivai, célébraient une de leurs fêtes, la fête des tabernacles. Sur les terrasses de leurs maisons ils avaient construit des cabanes avec des roseaux entrelacés de lauriers-roses et des mouchoirs de couleur. Enfermés là, en famille, ils chantaient sur un ton monotone des versets hébreux. C'est généralement alors le patriarche de la famille qui tient le livre et qui donne le ton. Les autres suivent, puis s'arrêtent pour s'embrasser, pour boire, dans le même verre, un certain liquide jaune; ensuite ils se balançaient, rechangent, reboivent et s'embrassent encore, et tout cela pendant plusieurs heures; après quoi ils se mettent à table et mangent, toujours enfermés dans leurs cabanes. Voilà ce qu'est la fête des tabernacles, à Blida du moins et à Alger. Ces jours-là femmes et enfants se parent de leurs plus beaux atours; et quand vient le samedi, jour de sabbat, ils redoubtent de mouvements, j'allais dire de grimaces, et chantent jusqu'au point du jour, en envoyant de terrasse en terrasse leur éternel *you, you!* cette singulière expression de la joie féminine en Algérie.

Mon ami L. F. m'avait accompagné à Blida : une affaire l'appelait à Médéa, et nous nous y rendîmes ensemble.

Le lendemain donc, presque au lever du soleil, nous étions à cheval, et à peine avions-nous pris la route qui coupe en ligne droite les vergers arrosés par l'Oued-el-Kébir, et les belles cultures de la Mitidja, que mon ami appela mon attention et mes regards sur les derniers contreforts du petit Atlas que nous longions et sur les méandres de la petite rivière qui en descend, et puis tout en cheminant, il me raconta ce que je vais redire :

« C'était en 1845, année mémorable, dans les fastes de l'Algérie, par l'enthousiasme illimité, pour ne pas dire l'enivrement, qui s'empara de nous, pauvres colons, tant de fois déçus, alors qu'à la suite de la bataille d'Isly et des dernières défaites d'Abd-el-Kader, tous les peuples d'Europe nous semblèrent enfin décidés à déverser dans notre colonie le trop plein de leurs populations. On parlait de doter Blida du chemin de fer qui fonctionne aujourd'hui; mais on voulait avant tout lui assurer la possession de l'eau qui l'alimente, détournée trop souvent et récemment encore par la tribu dont les douairs sont échelonnés le long de ses bords. Or cette tribu, les Beni-Salah, venait d'être soumise. Pour étudier le trajet et les sources de la petite rivière en question, un ingénieur soutenu par une forte escorte et guidé par le scheick d'une tribu voisine allait partir. Je l'accompagnai, tenté moi-même d'acquérir, pour une de mes exploitations, un moulin arabe que l'une des chutes de l'Oued-el-Kébir mettait en mouvement. Ce fut une de mes plus intéressantes explorations. Nous nous enfonçâmes dans une vallée, ou plutôt sous un berceau de lauriers-roses de deux kilomètres de profondeur et dont la silencieuse continuité n'était interrompue, de distance en distance, que par

le retentissement de délicieuses cascades tombant de rochers en rochers. A mi-chemin, le vieux scheick, notre guide, voulut nous montrer son pauvre douair, misérable amas de gourbys blottis sous des broussailles et dont les habitants n'avaient pour dormir que des lits de feuillage et de fleurs de laurier-rose encore fratches ; mais il voulut nous montrer surtout le tombeau d'un fameux marabout, Sidi-el-Kébir, mort il y a mille ans environ et qui repose à l'ombre d'oliviers non moins anciens que lui. Puis, quand nous arrivâmes aux sources que nous allions chercher, notre bon vieillard à barbe blanche crut devoir nous en révéler l'origine : — Quand le grand marabout Sidi-Kébir vint ici, nous dit-il en langue sabire, il n'y trouva pas d'eau. Que fit-il ? De son bâton il toucha trois fois la pierre, et l'eau jaillit. — J'avoue, ajouta mon ami, que cette contrefaçon du récit mosaïque affirmée avec une foi si sincère et si naïve et en pareil lieu me frappa singulièrement. »

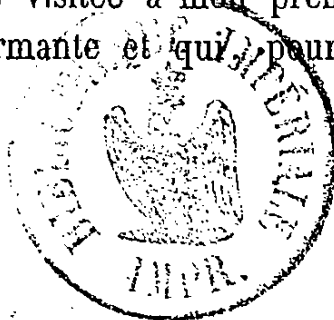
Plus loin, ce fut apparemment l'une des heures de la prière pour les musulmans, et nous vîmes dans un champ, comme je l'avais observé quelques jours avant dans une boutique d'Alger, deux Arabes qui tombaient à genoux, se prosternaient, croisaient les bras et levaient les yeux au ciel, sous nul souci des passants. Et mon ami me disait encore à ce propos : « De peur d'irriter le fanatisme musulman, les premiers gouverneurs d'Algérie surveillaient avec défiance toute manifestation de l'esprit catholique ; c'était mal connaître les Arabes. « Vous n'êtes que des chiens.... Tu ne pries jamais Dieu ! » disait Abd-el-Kader à l'un de ses prisonniers. Le maréchal Valée, mieux inspiré que ses prédécesseurs, ne craignit pas de laisser

voir aux Arabes que la France avait sa religion : il encouragea la fondation des églises, il accueillit les ministres et protégea les institutions de la charité chrétienne; et cette politique, au lieu d'invenimer la guerre, en adoucit les rigueurs et les cruautés. La soumission aux Français parut moins dure aux vaincus depuis qu'ils purent admettre que Dieu n'avait pas choisi des athées pour leur imposer une domination nouvelle. »

Tout en devisant ainsi, nous avions franchi, sur un pont large et solide, la Chiffa, torrent parfois impétueux qui se précipite en bouillonnant des gorges auxquelles il a donné son nom. Avant de nous engager au sein de leurs sauvages et admirables escarpements, nous jetâmes un long regard sur la belle vallée que nous allions quitter, sur les nombreux villages, sur les petites villes même dont elle est parsemée. Nous revîmes, mieux que de la Bouzaréa, la presqu'île de Sidi-Ferruch, dite aussi de Torre-Chica; nous contemplâmes surtout le tombeau dit *de la Chrétienne* et Koléa.

Le tombeau de la Chrétienne, monument conique d'une blancheur qui le fait distinguer de fort loin, a été le sujet de bien des fables. Les recherches les plus récentes établissent que ce monument, situé sur la côte, entre Alger et Cherchel, fut la sépulture d'une famille de rois maures, ou que ce pourrait bien être tout spécialement celui de Syphax, comme *Medr'acen* fut celui de la famille de Massinissa. Son nom paraît dû à une imposte formant une croix, d'où la légende d'une chrétienne inhumée là.

Koléa, que j'avais visitée à mon premier voyage, est une petite ville charmante et qui, pour les musulmans



algériens, est une espèce de Mecque, où ils viennent en pèlerinage à la mosquée et à la koubba de Si-Embarek dont les descendants sont regardés comme les protégés de Dieu. C'est même à ce titre que, pendant la dernière guerre, Ben-Allal-ben-Embarek avait été nommé par Abd-el-Kader son khalifa (lieutenant) à Miliana. Au reste il devait justifier cette confiance par plus d'un trait de bravoure, et ce ne fut qu'en novembre 1843 que se termina son aventureuse carrière. Il commandait alors dans la province d'Oran les derniers bataillons réguliers d'Abd-el-Kader. Cerné de toutes parts, il voulut vendre chèrement sa vie : d'un coup de fusil il tue un brigadier du 2^e chasseurs d'Afrique; d'un coup de pistolet il abat le cheval du capitaine Cassaignoles aujourd'hui général; d'un autre coup de pistolet il blesse un maréchal des logis de spahis qui venait de lui frapper la tête d'un coup de sabre. Dégarni alors de son feu, il venait de mettre le yatagan à la main, quand le brigadier Gérard le tua d'un coup de fusil. Il fut inhumé à Koléa dans la koubba des Embarek.

Aujourd'hui, comme à Blida, le vieux mur d'enceinte de Koléa n'existe plus; les rues, jadis tortueuses, couvertes de vignes, ont fait place à des rues bien alignées, bordées de maisons européennes. Adieu le pittoresque! La mosquée de Sidi-Embarek a été convertie en hôpital, la koubba seule a été respectée. Le *jardin des zouaves*, au bas de la ville, est tout à la fois une orangerie et un joli jardin anglais. Les ruisseaux qui le sillonnent vont se jeter plus bas dans le Mazafran, dont nos annales militaires ont bien des fois redit le nom.

Après la halte qui m'avait valu tous ces détails, nous

abordâmes la gorge de la Chiffa, où rien ne devait nous manquer de tout ce qui fait la sublime horreur des merveilles de ce genre, où l'art lui-même semble vouloir, par ses prodiges, rivaliser avec la nature. Chemin sinueux, serpentant au milieu d'oliviers, de lentisques, de thuyas, de genêts, d'érables, de chênes-lièges, d'où notre approche fit s'envoler, je me rappelle, un magnifique gypaète, et où nous vîmes un singe en liberté sauter de branche en branche avec des cris aigus¹; route aérienne, creusée bien souvent par la mine aux flancs de parois verticales dont l'une est l'Aïn-Télassi et l'autre le Mouzaïa; précipices vertigineux, torrents et cascades, violent orage enfin, et, presque aux termes de cette rude montée, les dernières pentes, dites du Nador, pentes argileuses, détrem-pées par la pluie, d'où glissades et chutes de cheval, sans conséquences fâcheuses, Dieu merci..... Voilà en quelques mots le résumé des impressions que nous a laissées notre ascension à Médéa.

Un de mes amis, président de chambre aujourd'hui dans une de nos grandes villes de France, m'a raconté qu'alors qu'il remplissait à Alger les fonctions de procureur-géné-

¹ Les singes sont et surtout étaient dans les premières années qui suivirent la conquête, fort nombreux dans cette partie de l'Atlas. A propos de celui que nous venions d'apercevoir, mon ami L. F. me raconta que, dans un de ses voyages aux mines de cuivre du Mouzaïa, son compagnon et lui, ayant été, au moment de déjeuner sur l'herbe, obligés de courir à la recherche d'un de leurs chevaux, avaient eu le désappointement de voir, en revenant, une troupe de singes qui se sauvaient en emportant le déjeuner. « Une autre fois, ajouta-t-il, bien loin du Mouzaïa, à la Calle, je trouvai, en rentrant dans la chambre de mon hôtel, tous mes effets bouleversés. Je commençais à me croire dévalisé par un voleur, quand, de ma fenêtre, restée ouverte pendant mon absence, j'aperçus un gros singe qui, perché sur un toit voisin, me regardait en grimaçant. »

ral, il avait eu la bonne fortune de visiter sous sa tente Abd-el-Kader déjà célèbre. L'invitation lui en avait été faite par le consul qui représentait Abd-el-Kader auprès de notre gouverneur-général. C'était en 1837, sans doute pendant l'armistice qui succéda au traité de la Tafna, ce traité qui eut pour effet de grandir singulièrement notre adversaire aux yeux des indigènes et d'amener par suite la longue lutte des années ultérieures. Donc Abd-el-Kader avait son consul à Alger, et, quant à lui, il résidait non loin de nous, à Médéa, sous sa tente de campement. C'était alors un beau jeune homme, mince encore, élancé, svelte et brillant cavalier, lui que les progrès de l'âge devaient sensiblement alourdir par un notable embonpoint. Mon ami, qui s'était fait suivre d'un jeune avocat, reçut d'Abd-el-Kader un gracieux accueil. Abd-el-Kader se fit expliquer les fonctions de ses deux visiteurs, et il répondit que le premier remplissait un beau rôle, celui de Dieu dont la justice nous gouverne; « quant au second, je ne comprends pas, dit-il en souriant, comment les Français ont besoin qu'on parle pour eux, quand ils ne parlent déjà que trop par eux-mêmes. » Puis il les congédia en leur faisant remettre comme présents, au procureur général un burnous brun, et à l'avocat un petit âne.

C'est alors que pour un touriste il faisait bon de visiter la vieille cité arabe de Médéa. Riche d'annales historiques qui remontent jusqu'aux Romains, fièrement posée sur un plateau incliné dont le sommet domine le niveau de la mer de plus de neuf cents mètres, désaltérée par un aqueduc à double rang d'arceaux, l'ancienne ville, avec sa kasba, ses mosquées, ses minarets, était belle

de tout ce charme des villes d'Orient si recherché par les artistes. Ce charme est presque nul aujourd'hui. Des constructions françaises s'y sont élevées de toutes parts ; des places et des rues éminemment modernes l'ont éventrée en n'y laissant d'arabe que ce qui ne dépassait pas l'alignement régulier ; la kasba, au sommet de la ville, a fait place à une caserne et à un hôpital ; et moi, qui revoyais Médéa, après vingt ans il est vrai, je m'y reconnaissais à peine. C'était alors le général Marey qui en était gouverneur, et je me souviens que chez lui nous attendait une de ces surprises qui ne sont guère possibles qu'en Algérie. *Sultan*, un lion en liberté, habitait l'écurie où il vivait en fort bonne intelligence avec les chevaux du général, et nous avons pu l'y caresser sans danger, tandis qu'un lynx nommé *Tortillard*, solidement enfermé, s'agitait dans sa cage et lançait contre nous des regards furibonds. Nous avons aussi rencontré à Médéa l'évêque d'Alger ; c'était alors Mgr Dupuch, venu pour donner la confirmation à quelques jeunes colons.

Cette fois une rencontre toute différente m'y attendait : celle d'un ancien zouave, fixé depuis dix ans à Oran, où son état de restaurateur avait assez bien prospéré pour lui permettre de se payer au besoin le luxe d'un voyage d'agrément. Invité par son frère, cultivateur aux environs de Médéa, à venir assister au mariage de sa fille, dont il était le parrain, mon brave avait, le matin même, embrassé frère, belle-sœur, nièce et neveu, et devait dès le lendemain regagner par terre son restaurant qui, géré pendant son absence par des mains mercenaires, ne laissait pas que de le préoccuper. Il tenait pourtant à revoir en passant, dans les environs de Miliana, quelques

anciens camarades d'armes, puis Miliana elle-même, l'une des étapes les plus mémorables de sa vie militaire.

Cette occasion fut pour moi déterminante. Je ne verrai pas, comme j'avais projeté de le faire pendant les opérations commerciales de mon ami L. F..., à Médéa, Teniet-el-Hâd avec ses forêts de chênes et de cèdres gigantesques; mais, tout en traversant d'abord une portion intéressante de la province d'Alger, je visiterai ensuite la partie principale de la province d'Oran.

Donc, dès l'aube du jour, le lendemain, je prends congé de l'ami que je retrouverai à Alger, puis, accompagnés d'un jeune Arabe qui ramènera nos mulets, nous quittons Médéa.
